

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sur les traces d'Élise Turcotte

Julie Sergent

Number 120, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37162ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Sergent, J. (2005). Sur les traces d'Élise Turcotte. *Lettres québécoises*, (120), 6–8.

Sur les traces d'Élise Turcotte



histoire sans doute de dédramatiser ses dernières paroles : « Mais, même quand je n'écris pas, j'écris tout le temps. J'écris tout le temps dans ma tête. » On n'en saura pas davantage sur la proximité qu'entretient Élise Turcotte avec ses personnages! qu'à cela ne tienne.

ACCUEILLIR LE CHAOS

Pour garder la trace d'Élise Turcotte, il faut accepter de se laisser couler dans un parcours sinueux, où rien n'est jamais tout à fait blanc ni tout à fait noir, jamais tout à fait d'un côté ni de l'autre, constamment sur la corde raide, dans l'équilibre précaire de tous les possibles. « J'ai toujours été fascinée par le moment où tout peut basculer, le moment où l'on se tient sur le fil du funambule », admet-elle sans détour. Cet engouement pour l'entre-deux-mondes qui se révèle dans son discours comme dans son œuvre est de même à la base en ce moment de son travail d'écriture : un travail qu'elle aborde à l'aveugle avec, pour seules assises, rien de moins que le chaos.

J'ai longtemps tenté de domestiquer le chaos au lieu de l'embrasser. Ce n'est qu'au moment de l'écriture de La maison étrangère et de Sombre ménagerie que je m'y suis abandonnée. J'ai eu l'impression de retrouver le lien, que j'avais perdu, avec l'écriture. J'ai cessé, par exemple, de voir mes cahiers de notes comme des excroissances de mon travail, et j'ai accepté l'idée que ces notes pouvaient être intégrées à mes livres. Je me suis mise à travailler d'une autre façon. Au lieu d'écrire le matin, j'écrivais le soir. Plus rien ne semblait avoir d'importance. Plus rien ne me retenait.

Après un récent recueil de poésie (*Piano mélancolique*, Éditions du Noroît, 2005), Élise Turcotte s'est attaquée dernièrement à ce qu'elle appelle son « livre sur la mort », dont elle ne sait pas, chaos oblige, la forme qu'il prendra.

Dans un très beau livre d'Abla Farhoud [Le fou d'Omar, VLB, 2005], on dit qu'un livre qui ne fait pas peur à son auteur, ce n'est pas un vrai livre. En ce moment, j'ai peur. Je me suis mise en état de déséquilibre complet. Le livre me fait peur à cause de sa construction, à cause des difficultés à traverser. Lorsque j'écris un roman, c'est comme si je traversais une forêt. C'est une image dont je me suis servie dans La maison étrangère, par ailleurs le livre qui est le plus proche de mon projet d'écriture : une traversée de quelque chose de très très sombre, et qui aboutit à la lumière...

LA DISCIPLINE D'ÉCRIRE

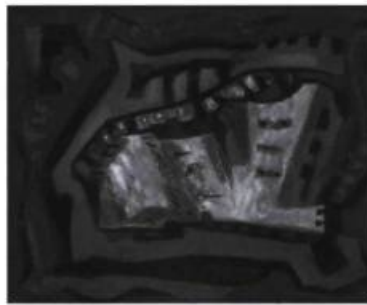
Élise Turcotte a déjà un quart de siècle d'écriture derrière elle. Ou plutôt, puisqu'elle a commencé à écrire vers dix ans, un quart de siècle de publication. Son entrée en littérature s'est faite en 1980 – après les premiers poèmes parus dans *La Barre du jour* – avec la parution d'une nouvelle aux Éditions de la Lune occidentale que venait de fonder l'auteur du *Cassé*, Jacques Renaud.

« Pour laisser des traces de nous-mêmes, il nous a fallu nous dépouiller de ce que nous avons de plus pur. Nous avons renié nos propres ombres, nous nous sommes appliqués à donner une transparence totale aux ruines les plus abjectes ; un simple verre d'eau devenait une mer bouleversée par nos destins. » (Roland Giguère, « Au futur » [1949], *La main au feu*, Typo, 1987, p. 19)

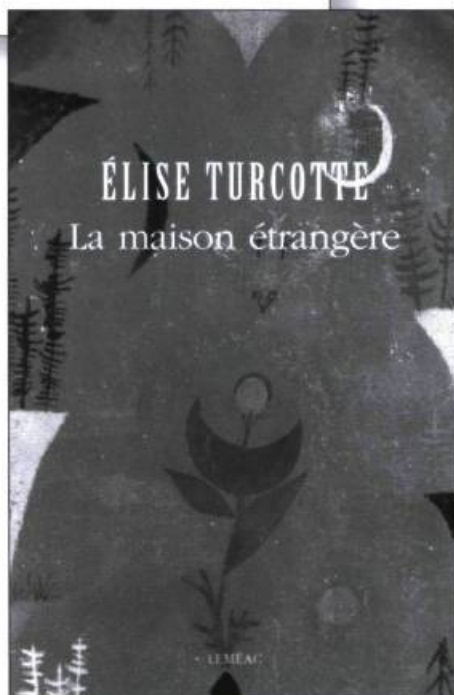
À douze ans, elle voulait devenir comédienne. Mais sa tendance à la solitude, et plus encore sa fréquentation du théâtre la convainquent que là n'est pas sa voie. « C'est en voyant une pièce de Tennessee Williams que j'ai compris que c'était essentiellement le texte qui m'intéressait, pas la pièce », explique Élise Turcotte, non sans fébrilité, l'exercice de remémoration auquel on la soumet la plongeant dans un tourbillon où elle n'est pas certaine de vouloir aller. Et pourtant, son discours montrera peu à peu que le chaos lui sied admirablement. « Il y a des pans de ma vie qui ont disparu dans le néant », s'excuse-t-elle, arborant un instant l'air sombre du poète souffrant, pour éclater la seconde suivante d'un grand rire en disant que « c'est peut-être mieux comme ça! ». On la croit introvertie, toutefois elle est un livre qui ne dédaigne pas s'ouvrir aux autres. On s'attend à ce que chacune de ses phrases soit parfaitement ciselée, et c'est dans un flot de paroles qu'elle s'exprime avec naturel. On l'imagine sauvage comme le personnage d'Hélène (*L'île de la Merci*), mais on découvre une femme pimpante, qui parle de s'acheter une maison en Gaspésie et d'avoir un perroquet, bien qu'elle aurait aimé être factrice (« On m'a dit que j'étais trop vieille! »), à moins qu'elle ne se décide enfin à louer un bureau où elle pourra s'astreindre à l'écriture, en exil du chum, des grands enfants, des deux chats et de l'inséparable qui peuplent la maison. Lorsqu'on lui fait remarquer qu'elle ne ressemble pas aux personnages qu'elle met en scène dans son œuvre, Élise Turcotte sursaute en disant, de un, qu'elle ne parle jamais de ses livres en termes d'œuvre, et de, deux, qu'elle n'est sûrement pas une écrivaine puisqu'elle n'écrit jamais (« Kafka disait la même chose dans son journal. Ça me rassure! »), avant de conclure, dans une de ces pirouettes dont elle a l'art, qu'elle ne se sent bien que lorsqu'elle écrit : « C'est simple : Je m'aime quand j'écris. Quand je n'écris pas, je ne m'aime pas. » Un ange passe, qui l'intime à faire une ultime figure,

Élise Turcotte

L'île de la Merci



BQ



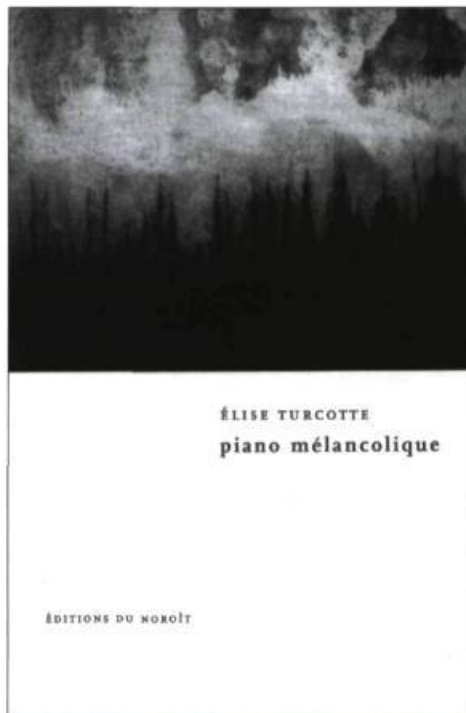
La nouvelle dormait dans un tiroir, jusqu'à ce que je la soumette à Renaud dans le cadre d'un atelier de création que je suivais avec lui à l'UQÀM. À la publication, j'ai eu une critique de Claude Beausoleil, dans *Le Devoir*, puis j'ai rencontré des écrivains qui m'avaient lue, et je me suis mise à fréquenter les lancements et les soirées de lecture, très nombreux à l'époque. J'étais très jeune : et voilà que j'avais la chance de discuter avec Beausoleil, Nicole Brossard, Yolande Villemaire, ce n'était pas rien!

Elle signe ensuite plusieurs recueils de poésie, dont un qu'elle écrit en collaboration avec Louise Desjardins. « Nous avons une commune obsession de la catastrophe, et en particulier du naufrage du *Titanic*. J'étais enceinte à ce moment-là. Et Louise m'avait expliqué que l'accouchement était une catastrophe mathématique, une mort pour mieux renaître. On a commencé à s'envoyer des lettres, qui se sont peu à peu transformées en projet de recueil. » Élise Turcotte étant une grande lectrice de romans, plus encore que de poésie, elle s'inscrit ensuite au programme de doctorat en création littéraire offert à l'Université de Sherbrooke, où elle en profite pour sonder certaines questions plus théoriques, en particulier celles liées à l'autobiographie, aux journaux d'écrivains, aux traces de vie dans l'écriture romanesque. Il en résulte une thèse dont une partie sera publiée, et qui vaudra à son auteure un accueil critique enthousiaste : *Le bruit des choses vivantes*. L'exercice doctoral, qui a montré à Élise Turcotte qu'elle savait trouver la discipline nécessaire pour écrire un roman, lui donne aussi les ailes pour tenter un autre genre d'écriture. « J'ai commencé à écrire un roman jeunesse, que je n'ai pas terminé parce qu'il me semblait ne faire aucun sens. Comme un *Bruit des choses vivantes*, mais pour les jeunes, et je ne voyais pas comment ils pourraient s'y intéresser. » Ils s'y intéresseront. Et commencera alors l'aventure de la série Annette, à La courte échelle, la suite confirmant dès lors et sans cesse les aptitudes d'Élise Turcotte à explorer par l'écriture une diversité d'univers.

LE POUVOIR DE LA TRACE

Initiée très tôt à la lecture par sa mère, Élise Turcotte serait tombée définitivement dans la marmite à l'adolescence en découvrant Tennessee Williams, Carson McCullers et William Faulkner. « Avec eux j'ai compris ce qu'était la littérature : la construction d'une mythologie, un monde fait de langage, mais également de personnages, d'obsessions. Comme je l'ai découvert plus tard avec Victor-Lévy Beaulieu, par exemple. Ou chez Carlos Fuentes, un des écrivains dont j'admire le plus l'incroyable travail souterrain. » Du côté des poètes, si elle connaissait Nelligan, Miron, Marchand, c'est Roland Giguère qui lui aura donné le plus grand émoi, en particulier avec son poème « Pouvoir du noir » : un poème, dit-elle, sur « le pouvoir de la trace », qu'elle a lu et qu'elle relit encore, et dont le thème la touche au plus près.

*Voici que j'entre en noir domaine.
Le blanc n'est rien, ni espace ni lumière,
le blanc est vide sans le noir qui le marque,
le fouette, l'anime.
Mais le noir n'est pas bourreau, au contraire,*



le noir est broyé et de sa poussière naissent ces formes, ces signes, ces accents que nous pressentions et qui tout à coup surgissent des profondeurs au premier appel, comme une faune sauvage déferle dans une plaine de neige.
(Roland Giguère, « Pouvoir du noir » [extrait])

« Je suis fascinée par la trace, celle de l'écriture comme celle qui révèle le passage d'un être humain », explique Élise Turcotte. Mais à la suggestion que les écrivains sont sans doute les premiers à vouloir laisser une trace de leur passage sur terre, celle-ci réfute l'observation : « En ce qui me concerne, l'idée de laisser ma trace ne m'intéresse pas le moins du monde, du moins pas consciemment. Je suis plutôt fascinée par celles que je vois, maintenant. » De fait, il suffit de lancer dans la conversation quelques-uns des thèmes récurrents dans les romans et recueils de poésie de l'écrivaine pour comprendre à quel point cette fascination est bien réelle.

Cimetière ?

Je suis émue de voir le nom gravé sur la pierre, l'année de naissance et celle de la mort, toute cette présence si pleine de mystère. C'est la même émotion qui m'étreint quand je pense à un naufrage comme celui du Titanic et à tout ce qui est resté dans l'eau, bijoux, vaisselles, preuves de l'existence de passagers...

Miroirs ?

Le miroir est un objet fascinant pour une myope comme moi, parce que la vision de soi que l'on a de loin est complètement différente de celle que l'on a de proche. Quand on se voit de proche, on voit tout à coup ce que les autres voient. Mais qu'est-ce que ça représente réellement ? La personne que je suis n'est pas dans mon corps...

Robes ?

La seule image qui me vient est un tableau de Frida Kablo où l'on voit une robe suspendue sur un cintre, une robe sans corps qui l'habite : une robe comme la trace, encore une fois, d'une présence qui reste à être résolue... En fait, je crois que dans la vie j'aurais aimé être détective,

conclut rêveusement Élise Turcotte. À quand l'écriture d'un roman policier alors ?

Je ne sais pas. L'écriture est pour moi un exercice de compréhension du monde et de liberté tellement important qu'il oblitère l'idée de définir quelle forme prendra mon texte. Est-ce que ce sera un recueil de poésie, une nouvelle, un roman ? On verra. Et, de même, je ne pense pas à mes éventuels lecteurs. Ni à moi, à la limite. Kundera a dit quelque part



qu'écrire, c'était rendre visibles des possibilités humaines. C'est ce que je cherche à faire... Au fond, peut-être que j'aurais dû être archéologue?

Élise Turcotte est sans doute tout ce qu'elle veut être. Elle est écrivaine.

Bibliographie

- Piano mélancolique*, poésie, Noroît, 2005.
- Diligence*, poésie, Les petits villages, 2004.
- La maison étrangère*, roman, Leméac, 2002.
- Sombre ménagerie*, poésie, Noroît, 2002.
- L'île de la Merci*, roman, Leméac, 1997; BQ, 2001.
- Deux ou trois feux*, poésie, Dazibao, 1997.
- Caravane*, nouvelles, Leméac, 1994; BQ, 2004.
- Le bruit des choses vivantes*, roman, Leméac, 1991; Babel, 1998.
- La terre est ici*, poésie, VLB, 1989; Noroît, 2004.
- La voix de Carla*, poésie, VLB, 1987; Leméac, 1999.
- La Catastrophe*, en collaboration avec Louise Desjardins, La Nouvelle Barre du Jour, 1985.
- Navires de guerre*, poésie, Écrits des Forges, 1984.
- Dans le delta de la nuit*, poésie, Écrits des Forges, 1982.
- La mer à boire*, nouvelle, Éditions de la Lune occidentale, 1980.



Élise Turcotte



Pour les enfants

- Voyages autour de mon lit*, poésie, La courte échelle, janvier 2002.
- Guillaume Rioux, le poisson orphelin*, illustrations de Marc Mongeau, La courte échelle, 2001.
- Annette et le vol de nuit*, La courte échelle, 2000.
- La leçon d'Annette*, La courte échelle, 1999.
- Les cahiers d'Annette*, La courte échelle, 1998.
- Série Puce! *Ma maison, mes animaux, mes douceurs, ma famille. C'est sale, c'est bizarre*, avec Daniel Sylvestre, La courte échelle, 2001.

Traductions

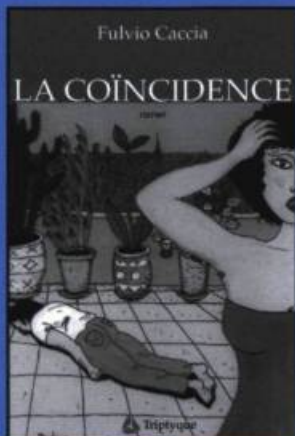
- The Alien House*, traduit en anglais par Sheila Fischman, Cormorant Books, 2004.
- The Body's Place*, traduit en anglais par Sheila Fischman, Cormorant Books, 2003.

- Delta de la noche*, traduit en espagnol par Luis Armenta Malpica et Gabriel Martin, Mantis Editores/Écrits des Forges, 2003 (édition bilingue).
- Navios de guerra*, traduit en espagnol par Luis Armenta Malpica et Gabriel Martin, Mantis Editores/Écrits des Forges, 2002 (édition bilingue).
- El soroll de les coses vives*, traduit en catalan par Lourdes Bigorra, Edicions de la Magrana, Barcelona, 2001.
- The Sound of Living Things*, traduit en anglais par Sheila Fischman, Coach House Press, 1993; Cormorant Books, 2004.

Triptyque

NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2005

www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666



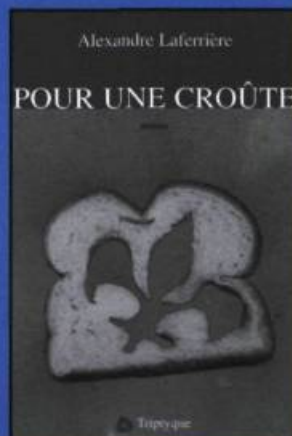
FULVIO CACCIA
La coïncidence
roman, 133 p., 19 \$

Tout avait pourtant bien commencé. Trop bien, même. Il avait d'emblée été séduit par cette femme aux grands yeux de biche. Mais qu'est-ce qui l'attirait tant sinon ce terrible secret qu'elle dissimulait? Une blessure ouverte un certain 6 décembre 1989 précipitera les amants dans un terrible cauchemar où la folie les anéantira aussi violemment que l'amour les avait attirés. On ne sort pas indemne de ce huis clos rythmé par les orages du printemps et la rumeur de la ville. Thriller psychologique, *La coïncidence* est une sorte de *Dernier tango à Paris* revisité par le destin.



MARIE-HÉLÈNE POITRAS
La mort de Mignonne
et autres histoires
récits, 169 p., 19 \$

Après *Soudain le Minotaure* (Prix Anne-Hébert 2003), Marie-Hélène Poitras livre douze histoires mettant en scène des personnages hypersensibles au bout de la désillusion, tous à la recherche d'une sorte de grâce, que seuls les plus chanceux atteignent. Bestiaire sombre, gonflé d'une énergie proche de celle de l'adolescence, *La mort de Mignonne et autres histoires* trouve son équilibre entre brutalité et candeur, fébrilité et fatalité.



ALEXANDRE LAFERRIÈRE
Pour une croûte
roman, 120 p., 19 \$

Il y a Paquin, grand paresseux puis Jérémie, laissé pour compte qui croit innocemment à l'amour par correspondance. Deux Québécois exempts d'éducation qui se retrouvent en Hongrie et tentent, de boires en débâcles, de survivre à la plus noire des misères. Dans ce portrait frais peint de vaincus d'avance, Laferrière offre une tragicomédie colorée. On s'assoit sagement pour goûter à l'oralité et au lyrisme pétillants de l'écriture, s'offrant ainsi une pièce de choix au théâtre des incapables.



SOPHIE LEPAGE
Lèche-vitrine
roman, 147 p., 19 \$

Lorsque Marie déniche un trésor, comme une veste bleue ou un inconnu aux cheveux bouclés, elle en rêve longtemps. Philippe, lui, est un consommateur avisé qui ne prend rien à la légère, surtout pas sa vie amoureuse. Andy devient l'amant de Marie le jour où, lassée d'attendre la voiture de ses rêves, elle opte pour une Lada d'occasion. Chassé-croisé amoureux ayant pour toile de fond la consommation, *Lèche-vitrine* scrute le quotidien de jeunes Montréalais en quête de relations... et d'acquisitions.